



Rencontre L.A.P.E LORRAINE du 7 décembre 2012 à ST DIE des VOSGES

Intervention de Mr Philippe REBSTOCK, psychologue, psychothérapeute et superviseur d'équipes d'accueillants sur le thème : « Paradoxes des attentes, des demandes et de l'offre en lieu d'accueil enfants-parents. Accueillir la relation dans la relation d'accueil. »

« Accueillir la relation dans la relation d'accueil » : il y a des jours où c'est plus facile que d'autres. Au fond, l'idée c'est ce qu'on peut rendre compte d'un certain nombre de situations dans leurs aspects paradoxaux et en quoi au fond, ces paradoxes qui font partie des situations, peuvent être problématiques, pathogènes ou pas. Le « ou pas » : ce n'est pas si sûr que ce soit pathogène ou problématique. Cela renvoie aux problématiques récurrentes que je rencontre dans ma pratique de psychothérapeute, une partie relève de ce que j'ai pu entendre dans les lieux d'accueil enfants-parents que je supervise. Je remercie les personnes qui font partie de ces groupes que je supervise grâce auxquels j'ai appris bien des choses.

Je suis actuellement un enfant autiste Asperger qui a beaucoup de difficultés avec les institutions. Celles-ci reprochent beaucoup de choses à la mère de cet enfant. Elle me disait : *« Ils sont bien gentils, ils disent que je protège trop mon enfant mais moi ce que je vois c'est qu'il a besoin d'être protégé parce que tout l'agresse. Mais si je le protège sous entendu trop, comment il va faire les expériences de vie qui vont lui permettre d'avancer »*. Cette maman exprime l'impasse dans laquelle elle se trouve : « la protection » et « le fait d'empêcher son enfant de grandir ». Cet adolescent, son truc c'est les jeux vidéo, il était complètement là dedans. Ce que j'essayais de travailler avec lui c'est d'envisager qu'il pouvait utiliser dans la vie courante, dans sa relation avec les autres, les stratégies qu'il utilisait pour gagner dans ses jeux. Au cours d'une séance que je n'avais peut-être pas assez explicité, je lui pose une question trop effractive, il a commencé à monter en crise. J'ai compris comment cette mère voyant son enfant se mettre en danger, ne pouvait qu'avoir cette idée : *« il faut que je l'empêche d'être dans des situations invivables pour lui tellement il va se mettre dans des états graves »*.

Aujourd'hui, la question tourne autour de ces situations d'impasse, autour de paradoxes qui peuvent être pathogènes ou pas. Revenons à cette notion de paradoxe. « Para » c'est « être à côté », « contre »,. A priori, un paradoxe c'est quelque chose qui va à l'encontre de l'opinion commune, connue. Rapidement, à cette notion de paradoxe, à cette idée d'une pensée qui va contre l'opinion commune, s'est adjoint d'une idée de choses qui sont antinomiques, qui ne vont pas ensemble.

Exemple d'un paradoxe « Ne lisez pas cette phrase », les deux éléments sont antinomiques, on ne peut pas s'en sortir : il faut lire la phrase pour comprendre qu'il ne faut pas la lire. Autres paradoxes : « Tu devrais m'aimer » « Je veux que tu me domines » « Tu es libre de partir, tu le sais, t'en fais pas si je pleure ». Cette idée des paradoxes et des contradictions sont des choses qui sont mises au même moment mais qui ne vont pas ensemble. Dans ce que j'ai pu entendre, j'ai repéré des paradoxes dans les lieux d'accueil enfants-parents du côté des intervenants, des accueillis.

Premier niveau paradoxe structurel : les assistantes maternelles accueillies dans certains lieux au côté des parents.

Quand dans les groupes accueillis il y a des parents biologiques et des assistantes maternelles. A l'évidence, c'était quelque chose qui était parlé comme pas facile à gérer. Au fond, le parent il est là en tant que parent directement concerné par ce qui se passe avec son enfant, ce que ce dernier montre. Il est directement concerné par ses propres questions en tant que parent. Alors qu'une assistante maternelle, d'une part est une professionnelle et en plus elle n'est pas directement concernée par ce que l'enfant peut montrer puisque ce n'est pas le sien et que son discours peut être celui de parler ou dire sur ce que les parents biologiques font ou ne font pas bien concernant l'enfant qu'elles ont, elles, à gérer à la maison.

Deuxième niveau paradoxe : dimension individuelle et groupale des LAEP

Au fond, toute action d'un parent se fait sous le regard des autres parents. Autrement dit, le fait que pour le parent il y ait d'autres personnes présentes va avoir une influence sur ce qu'il va faire, dire ou ne pas dire sachant que d'autres le regardent. De la même façon, que quand un parent agit avec un enfant, le réprimandant ou pas, laissant courir ou pas, cela va évidemment avoir une influence sur les réactions et les positionnements des autres parents. Du coup, pour l'intervenant, se pose la question : entre d'un côté quelque chose de l'ordre de l'individuel : travailler avec un parent, un parent et un enfant et en même temps de l'autre côté avoir à gérer une dynamique de groupe de parents, du groupe des enfants ou du groupe des parents avec des enfants.

Troisième niveau autour de la finalité des lieux d'accueil enfants-parents.

Elle est centrée sur l'enfant, dans une optique de socialisation, et curieusement j'ai souvent entendu que cette socialisation était assimilée à la notion de séparation d'avec les parents (sous entendu pour préparer l'entrée à l'école maternelle). De l'autre côté, il y a centration sur le parent ou/et sur la parentalité. Je sens très souvent la mise en tension de ces deux éléments, la centration sur l'enfant et celle sur le parent.

Quatrième niveau existentiel : pour que le lieu d'accueil existe il faut avoir des parents qui viennent.

Parfois, les parents ne sont pas au rendez-vous. Pour qu'ils y soient : les lieux doivent plaire. D'un autre côté, les intervenants sont dans des situations où ils voient des comportements d'enfants, de parents, dans la relation enfant-parent qui posent problème. Quand ils vont aborder ces points avec les parents, ils risquent de ne pas être très « plaisants ». Cela peut être dramatique quand quelque chose qui relève d'une mise en danger est repéré dans un lieu, où il faut penser peut-être qu'il faudrait faire un signalement. Là, pour le coup, la question de ces deux dimensions : « le plaisir d'accueillir » et de l'autre côté quelque chose qui relève d'une « intervention », va se cristalliser très fortement. On peut imaginer qu'il va être dit que le lieu d'accueil est un endroit qui est fait pour repérer les parents qui s'y prennent mal. La question pour les intervenants me paraît extrêmement dense : qu'est-ce qu'on fait à la fois pour que le lieu existe, sans pour autant relever de la non assistance à personne en danger si on voit des situations de maltraitance.

Les différents paradoxes repérés dans les lieux d'accueil enfants-parents :

- Paradoxe parent-professionnel
- Paradoxe individuel et groupal
- Paradoxe centration sur l'enfant et centration sur le parent
- Paradoxe plaire et ne pas plaire

La question des paradoxes au niveau des attentes des parents :

Je ne sais rien des attentes des parents, ce dont je peux vous parler, c'est plutôt de ce qui peut sous-tendre les attentes des parents et qui pose la question de la parentalité, de la place de l'enfant, la question de la famille et de l'évolution de la famille.

Les modèles familiaux, les fonctionnements des familles se sont beaucoup diversifiés depuis un certain nombre d'années. Dans les années 1960, Claude Levi Strauss donnait cette définition de la famille : « La famille a pour origine le mariage comprenant mari, femme et enfants nés de leur union ». C'est clair ! En 2005, l'INSEE donnait cette définition : « La famille est un ensemble de deux personnes, au moins composée d'un couple marié ou non avec ou sans enfants qui peuvent être nés d'une précédente union, ou d'un parent seul avec au moins un enfant non marié. » C'est nettement moins clair et encore en 2005, on n'avait pas inclus la notion de famille homoparentale ce qui amène un certain nombre de modifications.

On constate que le modèle de triangulation « père-mère-enfant », est devenu relatif. Pourtant, il a été dominant pendant deux siècles, ce qui, à la hauteur de l'humanité est minime. Sur un plan étymologique, famille vient du latin « familia » et renvoie à « famulus » : l'esclave, le serviteur dans la famille romaine. Chez les romains, la famille c'est l'ensemble des « familis » c'est-à-dire l'ensemble des personnes qui vivent sous le même toit, que ces personnes soient reliées par des relations biologiques directes ou indirectes mais aussi sans relation biologique (les serviteurs, les esclaves). Philippe ARIES a beaucoup travaillé là-dessus (livre : « L'enfant et la famille sous l'ancien régime ») Ce modèle « romain » va continuer à exister jusqu'au 16^{ème}-17^{ème} siècle. Cette famille définie par le toit est une famille qui a un certain nombre de caractéristiques :

- des frontières assez floues et poreuses : on rentre et on sort assez facilement de ces familles. La famille est composée de membres qui ont des liens biologiques mais aussi de tantes et oncles qui travaillent avec cette famille.
- une famille qui réunit des membres avec des statuts extrêmement différents, un contrôle issus des relations de proximité dans le village et la communauté.

Jusqu'aux 17 -18^{ème} siècles, ARIES dit que le sentiment d'enfance n'existe pas dans ce modèle là. Il veut dire que l'enfant de la naissance à 7 ans va être un enfant « potentiel » « hypothétique » car il peut mourir (à cette époque la mortalité infantile est très importante). On s'occupe de l'enfant mais sans qu'il ait une place particulière, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'affection.

A partir de 7 ans, c'est « l'âge de raison », l'enfant va directement rentrer dans la société des adultes, il va avoir un rôle de production. Il est un adulte en réduction, il n'y a pas de théorisation sur des comportements particuliers et des stades de développement, il devient un citoyen.

C'est un changement en continu qui va se passer et concerner la place de l'enfant. A partir du moment où l'enfant va devenir un écolier, c'est-à-dire qu'on va développer des méthodes pédagogiques le concernant, l'enfant va exister comme tel. On va alors considérer qu'il y a une

période particulière qu'on appelle « l'enfance » qui va nécessiter des « comportements parentaux » ou « sociaux » particuliers.

C'est la religion qui le fait devenir écolier car il s'agit de ne pas le laisser dans les « griffes du malin », (du diable). Il s'agit de lui donner des armes de pensée, de valeurs afin de lutter contre l'influence du diable, c'est ce qui va permettre qu'on commence à se préoccuper de l'enfant pour lui-même.

L'évolution de la famille se fait donc dans un mouvement de « resserrement », de « condensation » et aboutit au modèle de triangulation au milieu du 19^{ème} siècle. Ce mouvement s'accompagne de textes de lois qui vont défendre l'intimité familiale et vont mettre en place des systèmes de contrôle extérieurs avec la création des services sociaux.

Le résultat est le remplacement de la régulation par la communauté sociale par des institutions qui ont pour rôle de contrôler que la famille fonctionne d'une manière socialement acceptable. Voilà un autre paradoxe : tout à la fois une série de lois qui protègent l'intimité familiale et en même temps une série de lois qui instituent un contrôle sur la famille.

J'ai travaillé près de 26 ans en justice pour enfants et j'ai souvent entendu, de la part de parents cette phrase : « De quel droit, vous me dites ce que je dois faire dans ma famille ? » Mais la privatisation de l'espace familial s'accompagne de règles et de contrôle social qui va s'imposer aux familles. Constamment, les familles sont prises entre ces deux éléments. Quelle serait votre réaction si, quand vous êtes tranquillement en train de déjeuner avec vos enfants, une infirmière PMI débarquait chez vous et demandait à voir la chambre de votre enfant. Cela peut être vécu comme une effraction dans l'intimité familiale, on ne sait pas forcément ce qu'elle veut, pourquoi elle est là. Dans cette privatisation nucléarisée : on n'est plus comme auparavant dans une famille définie par le toit mais dans une famille définie par un « esprit de famille ».

A partir de ce modèle très dense, autour de la relation parent-enfant, on sait qu'il y a eu des changements importants et une grande diversification. Les femmes, pendant la guerre 14-18 ont commencé à travailler ce qui leur a donné un statut économique. Il y a eu aussi la relativisation du « paterfamilias », l'émancipation des familles sur le plan légal, la contraception, les lois sur l'IVG et les lois de protection de l'enfance.

Un autre changement important : c'est le changement de liens qui fondent la famille. Longtemps, la famille a été fondée sur des liens de type économique : gérer un patrimoine, des affaires et gérer la survie pour les plus pauvres. Puis, la famille s'est fondée sur la consommation, une réussite sociale programmée. Puis, la société a inventé cette idéologie du bonheur fondée sur la satisfaction personnelle individuelle, sur la réalisation de soi et sur des relations satisfaisantes et harmonieuses avec l'entourage.

Cette idée du bonheur défini comme ça, est quelque chose de subjectif, de fragilisant parce que le couple se crée autour de l'hypothèse que les deux personnes à ce moment là sont d'accord sur ce qui vient à les satisfaire individuellement et ensemble. Les maldives peuvent être présentes dès la constitution du couple. Il y a une formule qui dit : « *Quand une relation commence, même les défauts de l'autre sont des qualités, par contre quand la relation finit même les qualités de l'autre deviennent des défauts.* » Dans ma pratique professionnelle, la première fois où j'ai entendu un couple dire : « On se sépare parce ce qu'on ne s'aime plus. », j'ai tiqué. Dans les années 70, on pouvait continuer à être

un couple quand bien même on ne s'aimait plus. Actuellement, il faut que le couple, la famille soit un espace de satisfaction, de réalisation à la fois pour soi et pour l'ensemble de la relation. Les couples concubins sont construits sur cette idée : on est ensemble parce ce qu'on a décidé de l'être et si cela ne va plus, c'est facile chacun prend sa valise et part. Le fait qu'on reste ensemble est la garantie de notre amour sinon on se sépare . Les conséquences de cet éclatement sont d'autres paradoxes dans les fonctionnements des familles :

- Désir et idéalisation : auparavant c'était une famille qui faisait un enfant, maintenant c'est l'enfant qui fait la famille. Ce qui va avoir pour conséquence qu'il est attendu de cet enfant qu'il réussisse, qu'il soit heureux et qu'il rende heureux ses parents. Ce désir d'enfant qui est devenu un désir pour l'enfant induit l'introduction massive d'un enfant imaginaire. Dans les publicités, on voit des bébés souriants, beaux et performants. Hors, il y a « l'enfant réel » et il y a « l'enfant imaginaire ». L'enfant imaginaire c'est celui de l'idéalisation. Il peut arriver que cet enfant imaginaire soit plus important que l'enfant réel. Il y a idéalisation de l'enfant et idéalisation de la relation avec l'enfant. Cet enfant désiré, voire idéalisé : c'est la meilleure et la pire des choses.
- Responsabilité et anxiété : Les parents n'ont jamais été autant considérés responsables de ce qui se passe pour leur enfant : réussite, bonheur, échec. C'est clair au niveau des lois, les juges sont également dans cette idée qu'il faut responsabiliser les parents. Au nom de cette idée, ils vont favoriser le retour dans leur famille des enfants placés. Actuellement, les parents ne se sont jamais autant sentis responsables de leurs enfants. Cela s'accompagne d'enjeux affectifs et émotionnels puissants. Ce qui va avec, c'est la crainte de l'échec, la crainte de ne pas savoir s'y prendre. Vous pouvez l'entendre dans vos accueils, les parents peuvent le traduire par une anxiété, une peur de ne pas faire face s'il y a un problème. Les parents, pris dans l'anxiété, peuvent se retrouver à décoder régulièrement les comportements de leur enfant à priori « symptomatiques » et du coup, c'est parfois en anticipation. Cette responsabilisation accrue des parents s'accompagne d'une anxiété accrue par rapport à la position parentale, à ce que font ou ne font pas leurs enfants.
- Le pouvoir relatif et la culpabilité : Dans les années 70, si le gamin était casse pied, le parent recourait parfois à la violence physique. Actuellement, la violence physique n'est plus acceptée, elle est considérée comme relevant d'un suivi judiciaire. Ere de la démocratie familiale : le code de la famille prévoit qu'on demande l'avis de l'enfant. Des phénomènes de discussion, négociation entrent en jeu. Ce pouvoir relatif va s'accompagner d'interrogations chez les parents sur le fait d'avoir bien fait, mal fait. Le thème de la faute est devenu un thème récurrent : « qu'est ce que j'ai bien pu faire pour que mon gamin fonctionne comme cela ? ». On assiste à un déplacement de la culpabilité : les parents ne peuvent renvoyer leur responsabilité vers une instance suprême.

Cette série de paradoxes m'amène à parler des questions de normalité ou de pathologie sous leurs différents aspects. Désirer son enfant et même imaginer voire idéaliser son enfant n'a rien en soi de pathologique. Pour qu'un enfant puisse grandir, puisse désirer quelque chose il faut que cet enfant puisse s'appuyer sur le désir que ses parents ont pour lui. Nos enfants ont besoin que nous les imaginions. Cela devient problématique si les deux éléments désir/ idéalisation se disjoignent et que l'idéalisation devienne massive et envahisse tout le champ de la parentalité. L'enfant n'est alors plus qu'imaginaire sans tenir compte de ce qu'il est en tant qu'enfant réel. Quand l'enfant réel n'est

évalué que dans l'écart entre ce qu'il est et ce qu'on idéalise, qu'il commence à y avoir une difficulté et un problème. Cette sur-idéalisation chez les parents entraîne des des-idéalisations. A force d'insatisfactions, le mécanisme inverse se met en place, si on le dit brutalement : l'enfant n'est plus intéressant pour le parent, il est trop raté, cela s'accompagne souvent de : « c'est la faute de l'enfant ».

Quand les parents se sentent trop responsables, qu'ils soient trop anxieux de ce qui peut arriver à cet enfant n'est rien en soi de pathologique. Je crois même que l'anxiété fait partie de l'attachement parent-enfant, surtout pour le premier enfant : on a tous plus ou moins contrôlé si notre nourrisson respirait bien. Cela fait partie de la création du lien d'attachement. L'enfant va pouvoir s'appuyer sur cette anxiété, c'est avec cela que les parents vont pouvoir développer des comportements de sécurisation et ce sont ceux-ci qui vont entraîner que l'enfant soit lui-même sécurisé. Cette anxiété est normale et porteuse à la condition que ce ne soit pas qu'elle qui dirige et domine dans la relation parent-enfant. L'effet pathogène existe quand les parents transmettent inconsciemment à leurs enfants l'idée que le monde est dangereux et problématique. C'est cela qui pose problème : la désertification de la relation à l'extérieur. L'enfant y met énormément d'imagination mais avec une seule tonalité : celle de l'anxiété et des problèmes.

Entre « pouvoir relatif » et « culpabilité » : que les parents aient l'idée de la faute, rien d'anormal sauf si cela remplit tout le champ. Cela entraîne des comportements de maîtrise, l'enfant est sous contrôle constant. Evidemment cela ne marche pas et émergent des sentiments d'impuissance et d'échec chez les parents.

Aucun de ces paradoxes potentiels n'est en soi pathologique ou pathogène y compris ceux désignés pour les lieux d'accueil. Ce qui devient pathogène c'est quand un des éléments de ces différents paradoxes commence à envahir tout le champ. Là, quelque chose se fige, se rigidifie autour d'une dimension comme l'anxiété, l'idéalisation ou la culpabilité. La pathologie est le résultat de ces impasses.

Par exemple : quand vous idéalisez votre enfant, vous ne pouvez que constater que vous le vouliez ou non qu'il n'est quand même pas à la hauteur de l'idéal. Vous risquez de renforcer sur lui une action de pression pour qu'il se rapproche de l'idéal que vous projetez sur lui. Comme il ne pourra pas réaliser cela, le processus deviendra autoalimenté autour de l'idéalisation.

Pour les paradoxes existant dans les lieux d'accueil : par exemple pour le groupe de parents et d'assistantes maternelles, s'il y a quelque chose qui se radicalise autour d'une différence avec d'un côté les parents et de l'autre des assistantes maternelles, on va arriver à quelque chose de problématique dans le climat. Tant que les parents peuvent dire : « vous dites cela parce que vous êtes professionnelles et que ce n'est pas votre gamin » et tant que les assistantes peuvent utiliser leurs compétences pour aider les enfants, tant que les deux termes antinomiques sont en interaction on n'est pas dans quelque chose de problématique.

Tout cela pour dire : accueillir la relation en relation d'accueil, le premier effet de tout cela, ce qui est important à travailler, à maintenir, c'est la dynamique ouverte entre ces deux aspects antinomiques. Ce qui est à travailler, en particulier au niveau de la parentalité si besoin est, c'est de promouvoir, relancer chez les parents cette dynamique du vivant. Il faut que ces aspects que j'ai désignés ne s'opposent pas, ne s'excluent pas mutuellement mais au contraire, se régulent les uns, les autres.

Cela doit entraîner un changement de focale. Ce qui est en jeu, à observer, ce n'est pas le comportement de l'enfant, ce n'est même pas la relation enfant-parent dans les lieux d'accueil. Ce qu'il faut observer : c'est la relation enfant-parent-intervenant.

Trop souvent, les discours sont portés sur l'enfant, le parent mettant l'intervenant en dehors de tout cela. Vous ne pouvez pas changer les parents, par contre, ce que vous pouvez changer c'est cette relation où l'intervenant est impliqué. C'est là que les parents pourront s'appuyer peut-être pour faire évoluer leurs comportements éducatifs. Cela pose la question entre « accueillir » et « accompagner ».

Accueillir : en étymologie c'est « cueillir, saisir, attaquer, chasser ». En patois de l'est, cueillir veut dire « pousser le bétail et jeter des pierres ». Avant accueillir avait une dimension plus active, c'est « faire » quelque chose. Actuellement, on lui donne une définition plus passive : j'accueille l'autre dans une relation passive. Mais, à partir du moment où l'accueil se répète, les relations se créent que nous le voulions ou non, vous êtes réellement dans un accompagnement.

Le lieu d'accueil enfant-parent n'est pas un lieu thérapeutique. Par contre, il y a bien quelque chose de l'ordre de l'accompagnement. Au sens étymologique, accompagner c'est être en mouvement avec un compagnon, celui avec lequel on partage le pain. Accompagner : c'est être en mouvement avec quelqu'un avec lequel on partage quelque chose, c'est une définition intéressante pour les lieux d'accueil. Ce qui est à accompagner : c'est cette relation entre un parent singulier, un enfant singulier et un intervenant singulier en étant le plus respectueux des personnes.

Question : « Dans l'enquête, à la question : aujourd'hui, pour quelle raison continuez vous à venir ? Les familles ont parlé du rôle des professionnels. Finalement, les parents sont conscients du besoin du professionnel dans leur travail sur la relation avec leur enfant »

. Nous avons peut-être sous-estimé la place du professionnel dans la relation enfant-parent, ce que cela pouvait modifier dans leur rôle d'éducation et leurs questionnements. Le parent a répondu qu'il vient profiter de la rencontre mais au départ il vient pour la socialisation de l'enfant. On constate un glissement : il parle d'abord de rencontrer des gens et ensuite fait référence au professionnel. Cela veut dire que derrière cette idée de rencontrer des gens, il y a autre chose que la seule question de nouer des liens avec des gens. Ils viennent à la fois pour rencontrer d'autres parents et à la fois pour rencontrer des professionnels. Derrière la réponse explicite, il y a quelque chose de plus latent et qui fait référence à une adresse à des professionnels plutôt qu'à des relations lambda. Cela pose également la question : « si je dis que je viens dans le lieu pour rencontrer des professionnels cela veut dire que j'ai des problèmes ». Dire que j'ai des problèmes n'est jamais pour qui que ce soit quelque chose d'évident ou conscientisé en termes de problème. Cela renvoie pour vous à une responsabilité de professionnel, acteur dans un processus mais alors lequel si les parents ne jouent que sur le mode de la socialisation. Il ya quelque chose à deux niveaux : je veux bien dire que je viens pour rencontrer un professionnel à la condition qu'on ne dise pas que j'ai un problème. Cela renforce cette idée qu'on ne peut pas travailler dans ce cadre là avec cette distinction professionnel, famille, il va falloir utiliser la relation enfant-parent-professionnel comme outil à faire évoluer. Le parent doit pouvoir se dire : ce n'est pas parce que je rencontre un professionnel que pour autant c'est honteux la difficulté que j'ai avec mon gamin. On sent bien que c'est un travail d'accordage entre le parent et l'intervenant. Il va falloir entendre la primo demande qui est celle de la discussion et de la relation mais il va falloir être sensible à ce qui vient se dire d'autre là, en sous jacent et sous lequel il y a peut-être travail à faire

avec le parent. Il ya un autre paradoxe : on est tous plus ou moins parent donc on est également parent et professionnel dans la relation à des parents : il y a nécessairement des choses qui vont réactiver et résonner. La supervision est un endroit où on peut élaborer cela.

Un des objectifs avancé par les lieux d'accueil enfant-parent est la séparation. C'est un terme un peu ambigu. Les parents peuvent penser que la fonction du lieu est de décoller l'enfant du parent, ce qui vient à dire qu'il est trop collé ? Cela peut être la représentation des parents quand on leur parle de la nécessité de la séparation. On peut leur demander, vous avez répondu à l'enquête, qu'est-ce que vous pensez de cette histoire de séparation. Cela peut aider à clarifier ce que les parents mettent derrière ce mot. Personnellement, je préfère parler de quelque chose qui va dans le sens de l'autonomisation, l'entrée dans des contextes de vie plus larges que celui de papa, maman, enfant, école ...

Remarque : Il y a un autre paradoxe qu'on souligne souvent au sein du réseau des lieux d'accueil à savoir être empathique avec les parents et savoir mettre de la règle et de la loi quand il y a des débordements par rapport aux règles du lieu. En tant que professionnel : on travaille toujours dans cette distance être dans le pas trop près et dans le pas trop loin pour à la fois tenir les deux manches qui seraient l'empathie et la loi. Quand on dit que les lieux sont pour Madame et Monsieur Tout le Monde, on est tous à vérifier et les parents vérifient avec nous s'ils sont dans le trop, à quel niveau ils sont dans le désir, l'anxiété, l'idéalisation et la culpabilité. L'idée que l'accueillant serait là en tiers permet au parent de vérifier là où il en est.

Il faut sortir de l'idée qu'il y a d'un côté le normal et de l'autre côté la pathologie, on est tous dans un dosage complexe entre normaux et pathologiques. La question est de maintenir une dynamique d'évolution. D'ailleurs, il y a un terme pour désigner une personne qui est pathologiquement normale, c'est : « normopathe ». Quand il y a pathologie, il y a restriction des possibles. Vous avez parlé du paradoxe : empathie et règles. Il y a aussi la question des règles en société, ces deux aspects là doivent coexister dans la parentalité. L'empathie, c'est la capacité à entendre là où est l'autre sans se mettre à sa place. C'est pouvoir percevoir la nuance de sa difficulté, la douleur de son questionnement sans pour autant se mettre à sa place. Autrement dit, c'est mettre nos propres jugements, valeurs et catégories entre parenthèse pour pouvoir écouter l'autre. L'empathie, c'est la prise en compte de l'autre au plus près mais à la fois en écart. On peut faire passer les règles comme cela, en sachant que les règles pour tel enfant ne sont pas nécessairement valables pour tel autre ni dans la forme, ni dans le fond, cela se travaille. J'ai beaucoup utilisé le terme de parentalité qui gagnerait à être défini. Il y a deux belles conceptions. D'abord celle de la psychanalyse, STOLERU dit (dans l'esprit) : « La parentalité, c'est le changement, la transformation psychique chez un sujet quand il devient père ou mère. » On renvoie la parentalité aux parents dans le fait qu'ils se transforment pour devenir parents. A l'inverse de cela, HEFEZ dans son livre « Le cœur des hommes » dit : « La parentalité, c'est la liaison maintenue vivante entre les deux, ce sont les enfants qui nous apprennent à être parents à la condition que de nous-mêmes, nous sachions entendre cela et sachions nous transformer si nécessaire à hauteur de cela. » C'est la mise en lien de deux aspects qu'on oppose à tort, entre la transformation chez le parent et le fait que c'est l'enfant qui fait advenir son parent comme parent. Par rapport au paradoxe, les ados disent : « c'est trop ! », si le parent est dans le trop il est vite délogé. Mais avec un petit enfant, on ne se laisse pas si vite déloger. Vous n'avez pas fait

un questionnaire pour les enfants qui viennent dans les lieux d'accueil ? Ce serait intéressant de voir comment les petits voient les lieux d'accueil. Winnicott parle d'une « good enough mother » qui a été traduit en français par « mère suffisamment bonne » qui laisse entendre qu'elle suffit ou ne suffit pas. Je préfère dire « mère assez bonne », il ya plus de subtilité, il ya des aspects bons et moins bons, c'est une lecture plus qualitative, plus porteuse dans le fait d'appréhender les parents. L'idée, c'est que toute personne a des zones de compétences, de richesse et des zones où elle rencontre des difficultés. L'important, c'est de travailler les liens entre ces deux aspects : les ressources et les difficultés, les questionnements. Cela concerne également les intervenants : on peut dire qu'ils sont « assez bons » plutôt que suffisamment ou insuffisamment bons.

La question : accueillir la mère-enfant-intervenant mérite d'être explicitée. C'est accueillir la relation entre la mère, l'enfant et l'intervenant. Quand un enfant agit ou un parent réagit, il dit quelque chose. Ce n'est pas lui, c'est « lui en situation ». Ce qu'il fait, ce qu'il dit, est adressé à quelqu'un. Ce quelqu'un : ce n'est pas tout le monde, c'est un intervenant particulier. Vous avez un enfant particulier qui agit, réagit, un parent particulier qui réagit à ce que fait son enfant ou pas. Ce qui se passe là, est aussi déterminé par le contexte et par les singularités de l'intervenant. Autrement dit, avec un autre intervenant, le même enfant, le même parent auraient sûrement interagi d'une façon différente. Ne pensons pas quand nous rencontrons quelqu'un que ce qu'il nous présente : c'est lui : c'est une facette de lui dans la relation à moi. Quand je dis accueillir la relation enfant-parent-intervenant, c'est la mise en commun et la prise en compte de ce qu'il y a de singulier entre cet enfant là, ce parent là et cet intervenant là. De ce que j'ai entendu dans les lieux d'accueil, souvent cela part d'un comportement de l'enfant, c'est comme si l'enfant fonctionnait du coup, pour moi comme un révélateur au sens photographique du terme. Cela montre à voir quelque chose, l'enfant bouge, fait un truc, le parent s'y met ou pas. Il y a une danse qui se crée entre l'enfant, le parent et l'intervenant. Dans les lieux d'accueil enfant-parent, si on peut agir c'est sur cela, sur cette relation singulière.

Situation : dans un lieu d'accueil, une petite fille joue toujours la même scène : elle materne les poupées, la mère intervient peu alors que l'enfant la sollicite en lui donnant la poupée. L'équipe vit cela comme un décalage entre les soins de l'enfant et le comportement de la mère. C'est lourd à être regardé. La mère n'est peut-être pas en capacité d'épaissir la relation. C'est dans cette triangulation qu'on peut faire bouger les choses et provoquer l'émergence chez la mère d'un autre regard sur son enfant mais cela passera peut-être par un autre regard de vous sur la mère. La mère ne se comporte t'elle pas comme une petite fille attendant qu'on s'occupe d'elle comme sa fille s'occupe de ses poupées. Comment peut-on faire tourner cette idée que chacun peut materner l'autre et être soutenu par l'autre ?. La situation décrite apparait comme figée, répétitive. Tout le monde peut être en position d'attendre de l'autre une présence, la reconnaissance de l'autre et en même temps être soi même porteur de reconnaissance et d'aide à l'autre. Si on continue sur cette idée, vous pouvez chouchouter la mère, la remplir, lui donner peut-être une sorte de sécurité, de plaisir là dans la relation qu'elle pourra peut-être faire passer dans la relation avec sa fille.